



Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie

<https://www.aphg.fr>

> L'enseignant > Espace prépas > Pédagogie > Karine Ramondy, *Leaders assassinés en Afrique centrale 1958-1961*



# Karine Ramondy, *Leaders assassinés en Afrique centrale 1958-1961*

Entre construction nationale et régulation des relations internationales, Paris, L'Harmattan, 2020

vendredi 20 novembre 2020

**Karine Ramondy, *Leaders assassinés en Afrique centrale 1958-1961 : Entre construction nationale et régulation des relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2020, 537 p. + annexes**

Par Sihem Bella. [1]

**En suivant la trajectoire de quatre leaders d'Afrique centrale au temps des indépendances, Barthélémy Boganda (République centrafricaine), Patrice Lumumba (République du Congo), Félix Moumié et Ruben Um Nyobè (Cameroun), Karine Ramondy interroge l'assassinat politique comme moyen de réguler les relations internationales et comme fondement de la construction nationale. Elle contribue par ce travail au renouvellement de l'historiographie des indépendances et l'histoire des mémoires en Afrique centrale.**

Karine Ramondy, chercheuse associée à l'UMR Sirice de l'université Paris-I, est spécialiste de l'histoire de l'Afrique dans les relations internationales au XX<sup>e</sup> siècle, de l'histoire des violences coloniales et postcoloniales et de l'anthropologie historique du combattant. Son ouvrage, *Leaders assassinés en Afrique centrale 1958-1961 : entre construction nationale et régulation des relations internationales*, paru aux éditions L'Harmattan en 2020, suit la trajectoire de quatre leaders d'Afrique centrale des indépendances, Barthélémy Boganda (République centrafricaine), Patrice Lumumba (République du Congo), Félix Moumié et Ruben Um Nyobè (Cameroun). Au prisme de leur assassinat politique – défini comme le « meurtre intentionnel d'une victime, perpétré pour des raisons liées à sa position publique éminente, commis à des fins politiques » (p. 17), Karine Ramondy défriche l'histoire de trois États en croisant les échelles durant près d'une décennie, sans pour autant essentialiser « l'Afrique centrale ». L'ouvrage contribue au renouvellement de ce champ historiographique initié depuis les années 1980, dans le sillage des travaux de Jean-François Bayart, Béatrice Hibo, Florence Bernault, Rémy Bazenguissa, Françoise Blum ou encore Daniel Abwa.

Avec la tâche délicate de travailler à la première étude historique sur le sujet, l'historienne s'est appuyée sur des sources variées mais dispersées : des archives étatiques des anciens pays colonisateurs, des entretiens de « témoins », des archives de la commission de tutelle de l'ONU ou encore des archives de partis, dirigeants et personnalités du temps de l'indépendance. Certaines de ses sources figurent d'ailleurs dans une partie annexe très riche, comportant des photographies, des extraits de correspondance ou encore des documents d'archives, publiques ou privées. La recherche adopte une approche biographique combinée à une approche comparative, de manière à « cerner des connexions à l'échelle globale » (p. 20). Il s'agit de s'interroger sur des invariants potentiels, mais aussi sur le rôle des puissances occidentales et les complicités liés à ces assassinats. L'ouvrage se divise en quatre parties. Si les deux premières parties se concentrent sur l'émergence de ces *self-made men* et les processus qui conduisent à leurs morts, les deux dernières élargissent la focale et les font revenir « à la vie » pour évoquer, dans le cadre des relations internationales, les synergies qui ont favorisé leur disparition.

## Des leaders encombrants

Dans une première partie, Karine Ramondy commence par étudier la « fabrique du leader », étape préalable pour montrer en quoi les leaders apparaissent rapidement comme « encombrants » (p. 39) - pour leurs rivaux locaux comme pour les puissances occidentales qui échouent à les influencer. Une situation qu'elle résume en ces mots, inspirés par l'écrivain Albert Memmi : « à vouloir s'asseoir sur deux chaises, on est assis nulle part » (p.41). L'enfance et l'éducation des leaders est d'abord évoquée : ils sont des « enfants des

marges, orphelins ou délaissés par leurs parents d'origine très modeste dont aucun n'est issu d'un lignage ou d'une chefferie prestigieuse » (p. 41). L'importance de l'école pour ces élites, dont les membres étaient appelés « évolués », est soulignée : il s'agissait d'en faire, « des auxiliaires de qualité mais sans trop de qualités » aux yeux des colons (p. 43). Patrice Lumumba, Ruben Um Nyobè, Félix Moumié et Barthélémy Boganda étaient considérés comme « évolués » car européens, une situation que l'historienne décrit comme difficile : ils étaient « détachés de leurs racines et ancrés dans un nouvel univers qui leur est hostile » (p. 63).

Karine Ramondy explore également leurs relations avec les femmes, révélatrices de leurs tiraillements et de leurs contradictions. Elle évoque notamment le rôle de la mobilisation des femmes pour l'indépendance, prenant l'exemple de Ruben Um Nyobè et de son épouse Marthe Ngo Mayack, qui prennent le maquis en famille (p. 69), ou encore le décalage entre le discours officiel des révolutionnaires sur l'égalité des sexes et la persistance de la sujétion de leurs épouses dans la sphère domestique, prenant l'exemple de Léonie Abo, mariée de force et soumise aux décisions de Mulele (p. 70). Les leaders étudiés, qui doivent leur réussite à leur volonté et à leur force de travail hors norme, se sont attachés à forger un leadership « à l'africaine », incarnation de la modernité et du développement (p. 74). Dans des pages passionnantes, Karine Ramondy étudie les références à la sorcellerie et aux forces occultes dans le discours des opposants aux leaders, dont se jouent parfois ces derniers ; ainsi Boganda détourne sa réputation de « possédé » (p. 76), alors que son statut de prêtre semble avoir facilité le syncrétisme entre pratiques de sorcellerie et christianisme aux yeux des Centrafricains.

Sur les circonstances et les contextes rapprochés des assassinats, Karine Ramondy montre que les leaders ont été chassés comme des animaux, faisant écho aux travaux de Lancelot Arzel sur la pratique de la chasse coloniale (p. 92). L'animalisation des leaders a en effet été très largement relayée par les médias, comme pour la traque de Ruben Um Nyobè, réfugié dans le maquis en 1955 (p. 96). Dans le cas de Patrice Lumumba, des photographies de son cadavre ont été diffusées ; ainsi, le leader devient trophée, « doublement tué, une première fois par l'arme à feu, une seconde par l'objectif de la caméra » (p. 99). Sur la question de la responsabilité des assassinats, Karine Ramondy a examiné les enquêtes menées comme des précédents significatifs pour l'histoire des crimes politiques, en montrant aussi leurs failles. Elle étudie notamment le rapport Bellonte sur l'accident d'avion ayant causé la mort de Boganda, en mettant en évidence les négligences de la commission d'enquête belge - avec toutefois l'idée qu'elle est un modèle du genre, l'équivalent n'ayant jamais été réalisé par le gouvernement français.

## **Éliminer les leaders**

L'historienne s'intéresse dans une deuxième partie de l'ouvrage aux processus d'« élimination politique, physique et mémorielle » (p. 137) communs aux leaders étudiés. Ces processus reposent sur l'usage de la justice et des médias ; une fois morts, les dépouilles et les mémoires des leaders sont malmenées, ce qui n'empêche pas qu'ils soient pour la plupart devenus des icônes dans leurs pays respectifs. Les procédures judiciaires menées à l'encontre des leaders sont envisagées par l'historienne comme des armes politiques - « défensives ou offensives, dissuasives ou factices » (p. 139), utilisées dans le maintien de la mainmise du lobby colonial sur les « indigènes ». Les procès à l'encontre des leaders ont un triple objectif : paralyser, museler, décrédibiliser (p. 140). Ainsi, l'acharnement judiciaire contraint Ruben Um Nyobè à prendre le maquis pour fuir la prison ; la volonté de briser l'immunité parlementaire des leaders poursuit le même but.

Concernant la défense des leaders, Karine Ramondy porte une attention particulière aux réseaux d'avocats. Souvent financé par les partis communistes, le recours aux avocats occidentaux a pour conséquence le renforcement des suspicions d'acointance avec l'URSS, dans le contexte de la guerre froide. L'exemple des stratégies de défense employées par Marie-Louise Jacquier-Cachin, l'une des avocates de Ruben Um Nyobè en 1955, est particulièrement saisissant (p. 167). Avocate communiste ayant participé à la défense des ouvriers de l'usine Renault en grève, à celle de Duong Bach Maï à Saïgon ou

encore de militants poursuivis pendant la guerre d'Algérie, elle appuie sa défense sur l'idée selon laquelle les garanties de l'État de droit ne seraient pas respectées, cherchant à faire reconnaître la nature politique et non criminelle de ces actes liés à la lutte pour l'indépendance.

Comme l'arme judiciaire, l'arme médiatique participe pleinement de la volonté de nuire aux leaders. Pour décrédibiliser leurs actions, la presse comme la radio ont été largement employées pour attaquer leur image, ou censurer leurs idées aux échelles nationales mais aussi internationales. Leur irresponsabilité, leur incompétence, les accusations de débauche qui leur sont faites ont participé à leur diabolisation voire à leur animalisation. Parfois, des rumeurs ont annoncé leur décès avant leur véritable mort (p. 176). Cependant, les médias peuvent aussi être envisagés comme au service du leadership. Ainsi, le journalisme a

souvent été conçu comme un tremplin politique au moment des indépendances, de manière à rétablir l'équité de l'information. Des journaux d'opinion ont permis d'accompagner la lutte pour la souveraineté, comme *La Voix du Cameroun* ou encore *L'Étoile*, fondés par l'Union des populations du Cameroun (p. 206). L'élimination mémorielle des leaders, au-delà de leur mort, est l'objet d'un long développement : comme pour la *damnatio memoriae* dans la Rome

antique, la mémoire des leaders est visée par un acharnement visant à priver ceux-ci des honneurs dus aux dépouilles : les corps sont violentés et privés de sépulture. Ainsi, le corps de Ruben Um Nyobè fut traîné, ensanglanté et son visage défiguré ; celui de Patrice Lumumba est quant à lui entièrement dissous dans la soude (p. 218 et 219). Bien que l'intention fût d'éviter la renaissance mémorielle des leaders, ces outrages ont favorisé l'émergence du statut d'icônes mémorielles, qui subsiste jusqu'à aujourd'hui dans le cas de Lumumba, Boganda et Nyobè (p. 232).

### **Les espoirs déçus de l'ONU et du panafricanisme**

La troisième partie est consacrée aux entreprises politiques et diplomatiques des leaders impliquant l'ONU et les acteurs du panafricanisme, qui se sont souvent soldées par des désillusions. L'ONU s'est grandement souciee des indépendances des colonies dans les années 1955-1965 dans la mesure où celles-ci ont modifié l'équilibre des puissances. Le recours à l'organisation a d'abord fait l'objet d'espoirs pour les leaders, dans la perspective d'un rapprochement entre idéaux de la décolonisation et droits de l'homme. L'Assemblée générale, bien plus que le Conseil de sécurité dont ils étaient exclus, a constitué pour eux une tribune pour exprimer leurs idées et rechercher des soutiens. Cependant, l'inexpérience des leaders, les entraves qui leur ont été opposées ou les attaques du lobby colonialiste ont eu globalement raison des espoirs placés en l'ONU. Ces tentatives des leaders ne sont cependant pas restées vaines ; Nyobè tire par exemple une certaine légitimité de son déplacement à l'ONU au moment de son retour au Cameroun (p. 262). Dans l'accompagnement de l'émergence de la jeune République du Congo, l'action de l'ONU est devenue un cas d'école en relations internationales. L'assassinat de Lumumba n'a pas été évité, mais la réaction de l'ONU est aujourd'hui reconnue comme l'une des actions les plus abouties de la force onusienne (p. 282). Malgré cela, c'est l'inaction qui caractérise globalement le bilan de l'action onusienne pendant les indépendances.

Le panafricanisme a lui aussi suscité une certaine exaltation des leaders, puisque synonyme pour eux de grand retour des Africains dans l'histoire intellectuelle et politique des relations internationales (p. 301). Les projets d'union et de solidarité régionales et continentales ont cependant échoué eux aussi, l'Organisation de l'unité africaine (OUA) créée en mai 1963 n'aboutissant qu'à un simple organe de coopération étatique. Le projet de Boganda d'unir l'Afrique centrale latine a également connu l'échec, à cause notamment de ses difficultés à constituer une élite politique. Enfin, le panafricanisme a été éprouvé par la crise congolaise (1958-1960), alors que la conférence des peuples africains d'Accra le 5 décembre 1958 était vue comme un événement matriciel de la solidarité africaine (p. 340). Cette conférence appuie le leadership de Patrice Lumumba, dont la formation politique est stimulée par son amitié avec Frantz Fanon, partisan comme lui de l'unité africaine (p. 357). Pourtant, comme pour le recours à l'ONU, le passage « de la théorie à la pratique panafricaine » (p. 365) se solde par un échec, incarné par la mort de Lumumba.

### **Une géopolitique néfaste aux leaders**

La quatrième et dernière partie évoque une géopolitique néfaste pour les leaders et leur survie, due aux effets négatifs de la bipolarisation des relations internationales pour les indépendances africaines conjuguée à la persistance du néocolonialisme. Pour l'historienne, les archives ont remis en question la place des leaders africains, longtemps sous-estimés et considérés comme passifs (p. 371). Ils ont en effet été capable de s'affirmer dans un monde bipolaire, et l'étude de cette affirmation contribue à accorder à l'Afrique une historicisation et une spécificité. Karine Ramondy étudie notamment la perception des leaders africains par les dirigeants des grandes puissances, notant par exemple que Staline les juge défavorablement contrairement à Khrouchtchev, qui accepte leur neutralisme en se contentant de leur anti-impérialisme (p. 374). Les Soviétiques considèrent les leaders africains avec prudence, dans certains cas plus que d'autres : par exemple, chez Barthélémy Boganda, le rejet du communisme était constitutif de son identité politique. A l'inverse, Félix Moumié a cultivé une ambiguïté avec le communisme (p. 400) - des liens ont pu être fatals pour Karine Ramondy, selon laquelle « l'injonction à être communiste a tué les leaders » (p. 410).

Le rôle des renseignements occidentaux pour « favoriser les hasards » (p. 411) est longuement appréhendé dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Sous le sceau du secret d'État, leur but est idéologique, correspondant à une volonté de contrôle. Ainsi, les services secrets du Royaume-Uni, des États-Unis ou encore de la France comptent parmi les plus actifs pour favoriser la place des puissances occidentales en Afrique centrale. En France, le nom de Jacques Foccart, souvent associé à la Françafrique, apparaît inévitablement, tout comme la figure du barbouze défini par Karine Ramondy par son action secrète, son fervent gaullisme et anticommunisme et son « sens du devoir » (p. 417). Foccart, qui, régulièrement informé sur Moumié, a sans aucun doute donné un « feu orange » à son assassinat (p. 459). Les réseaux semi-officiels et officieux, comme celui des appuis locaux - Fulbert Youlou en AEF ou encore Houphouët-Boigny en AOF par exemple - ont déployé de nombreux efforts pour étouffer les aspirations des leaders. Fulbert Youlou, qualifié de « fossoyeur de l'idéal

centrafricain » (p. 417), a cherché à déstabiliser les tenants de la souveraineté centrafricaine au profit des puissances coloniales. Les leaders avaient ainsi peu de chance de rester en vie : officiellement et officieusement, tout a été fait pour entraver leurs actions, qui se heurtaient aux intérêts français, belges, britanniques, ou américains en Afrique centrale mais aussi aux intérêts d'acteurs africains souvent proches des leaders.

Les leaders étudiés, considérés aujourd'hui comme les pères des nations indépendantes, restent des références au sein des sentiments nationaux qu'ils ont eu à cœur de créer (p. 463). Lorsque Karine Ramondy explique que pour certains Africains, les malheurs que connaissent la République centrafricaine et la République démocratique du Congo s'expliquent par l'outrage fait à leurs pères fondateurs (p. 243), il apparaît clairement qu'à défaut d'être des prismes de lecture uniques des destins nationaux, il est indispensable de faire l'histoire de ces assassinats politiques. Encore très présents dans les esprits, un retour sur ces assassinats est essentiel pour les constructions nationales. L'ouverture d'archives, comme celles des gouvernements Ahidjo et Biya pour le Cameroun, permettra sans doute de nourrir d'autres recherches en ce sens. Le travail de Karine Ramondy ouvre également des possibilités de recherche sur d'autres contextes plus ou moins lointains - le Maroc et l'assassinat de Mehdi Ben Barka (1965) par exemple, ou encore, plus récemment, celui de Laurent-Désiré Kabilé au Congo-Zaïre (2001).

### Liens utiles :

- La présentation de l'ouvrage sur le site de [l'éditeur](#)
- Quelques podcasts de RFI portant sur les recherches de Karine Ramondy :
  - 1) <https://www.rfi.fr/fr/emission/2018...>  
affaire-internationale
  - 2) <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/2020...és-lumumba-à-um-nyobe-spéciale-indépendance-rdc>
  - 3) <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/2020...>
  - 4) <http://www.rfi.fr/fr/podcasts/20200...%C3%A9tait-leader-g%C3%AAnant-les-fran%C3%A7ais>

© **Historiens & Géographes** - Tous droits réservés. 20/11/2020

---

## Notes

[1] Professeure au lycée Jean Moulin (Roubaix)